

## REVUE DES LIVRES

**L'Islam Maghrébin**, par G. H. Bousquet (Alger, 1949)

La réédition de cet ouvrage comporte quelques additions qui, d'ailleurs, ne changent pas le caractère du livre. Son originalité et aussi son mérite principal résident dans la méthode dont il se réclame et qui consiste en somme à envisager les phénomènes religieux d'un point de vue sociologique.

C'est donc l'Islam, en tant que fait social, qu'il s'agit de définir, entreprise qui exige que l'étude se place dans le cadre d'une société donnée, ici la population du Maghreb. Le travail serait évidemment plus aisé si cette population magrebine constituait véritablement une unité sociale. Ce n'est pas le cas. Il n'y a donc à peu près pas de fait socio-religieux qui soit exactement à l'échelle du Maghreb : tous sont, ou plus généraux ou plus particuliers, et amènent par conséquent, soit à élargir le domaine de l'étude, soit au contraire à le restreindre et à le diviser. C'est ainsi que cet ouvrage est, à la fois, une « Introduction à l'étude générale de l'Islam », comme l'indique son sous-titre, et une invite à une psychologie de la religion. En effet, pour appartenir, socialement parlant, à une communauté (religieuse ou autre), il est tout à fait suffisant de s'en croire membre : une telle conviction est, sans doute, le résultat d'un enchaînement de faits historiques; elle n'en est pas moins, aussi, un fait de psychologie individuelle. On voit donc la variété et la complexité des questions posées par ce que M. Bousquet appelle la « sociologie religieuse ». Pour s'en faire une idée par un exemple peut-être plus familier, qu'on essaye d'imaginer ce qu'est la « Démocratie » pour telle nation occidentale et pour chacun de ses membres : à la fois religion, slogan, drapeau, orgueil, prétexte... en somme un mot, utilisé par chacun et à chaque occasion, dans un sens et à des fins différentes.

C'est à une position aussi multiple du problème de l'Islam qu'invite le livre de M. Bousquet. Les grandes lignes de son exposé sont à peu près les suivantes :

- la conversion, c'est-à-dire le fait historique de l'islamisation du Maghreb;

- la pratique, c'est-à-dire l'orthodoxie, avec ce que l'usage en retient et ce qu'il y ajoute;

- le sentiment religieux, vu à travers ses formes d'expression favorites (mysticisme, culte des saints, notion de « baraka », etc.);

- la place de la religion dans la vie, essentiellement dans le

droit, la morale, la pensée artistique ou littéraire, chacun de ces domaines théoriques étant rapproché des faits qui lui correspondent (respectivement : les coutumes, les mœurs, les œuvres d'art).

Ce petit livre, qui présente des faits en général bien connus, sous un jour relativement nouveau et qui a, en outre, l'avantage d'être absolument dépourvu de prétention, intéressera sûrement tous ceux qui se soucient des réalités sociales de l'Afrique du Nord.

D. P.

**The Sanusi of Cyrenaica**, par E. E. Evans-Pritchard (Oxford, 1949)

M. Evans-Pritchard, connu pour ses travaux d'ethnographie (ou pour employer le terme anglais d'anthropologie sociale) a fait ici œuvre, en outre, d'historien et d'Anglais. Cette triple définition de l'auteur colore tout le livre, qui, en dehors même de son actualité, offre un intérêt scientifique très vif.

Le but de cette étude (sur le plan sociologique), c'est en somme de saisir dans les faits comment l'autorité spirituelle se mue en autorité temporelle. La confrérie de la Senoussia offre un remarquable et récent exemple de cette transformation. Les premiers chapitres du livre sont donc consacrés à en retracer l'histoire.

L'emprise de l'Ordre sur la population s'explique, d'après l'auteur, en grande partie par le fait que son organisation est calquée sur celle de la société bédouine. La répartition des zaouya sur le terrain, par exemple, correspond à celle des tribus. Une tribu homogène et bien groupée ne disposera que d'une zaouya; dans d'autres tribus, au contraire, plus divisées ou plus dispersées, chaque fraction aura la sienne. Dans l'ensemble, donc, chaque groupe social conscient de lui-même trouve dans l'organisation matérielle de l'Ordre une confirmation de sa propre existence.

Or, cette correspondance entre la structure religieuse et la structure sociale préexiste en Cyrénaïque : elle est visible en effet dans la répartition des sanctuaires populaires qu'on appelle « marabouts ». C'est là une constatation qui révèle dans le maraboutisme une fonction sociale fort peu aperçue jusqu'ici. D'autre part, cette coïncidence entre l'organisation maraboutique, si l'on peut dire, et l'organisation senoussiste, facilite l'assimilation du nouvel Ordre qui rentre ainsi dans ses formes doublement familières. En fait, pour la masse, l'attachement à la Senoussia procède des mêmes sentiments que l'attachement au culte des saints, l'une et l'autre se confondant dans la conscience populaire.

Cependant, bien qu'elle s'intègre étroitement dans les cadres de la société, la Senoussia reste en dehors de ses dissensions et de ses rivalités. C'est ce qu'exprime, dans l'espace, le choix qu'elle fait toujours de points éloignés et où elle n'est « chez » personne, pour y fixer son centre. Elle se trouve ainsi être le seul organisme qui coiffe l'ensemble de la société bédouine et qui puisse en exprimer l'unité et en prendre la direction.

Cette conscience d'une unité que la Senoussia incarnera plutôt qu'elle ne la créera, elle n'apparaît dans le peuple divisé des Bédouins qu'à l'occasion d'un choc extérieur qui est la conquête italienne. Sans doute y a-t-il d'autres facteurs d'unité, mais qui restent latents, notamment le sentiment d'une communauté de sang, puisque toutes les tribus nobles se reconnaissent un même ancêtre, et on a pu reprocher à l'auteur de n'en avoir pas parlé. La cause déterminante est pourtant bien celle qu'il indique : la résistance aux Italiens. Ainsi se trouve illustrée cette règle sociologique selon laquelle les groupes sociaux se définissent essentiellement par leurs antagonismes réciproques et ne prennent conscience d'eux-mêmes que *contre un groupe de même importance*. Règle que de précédents travaux du même auteur avaient déjà brillamment mise en lumière.

D. P.